
Les coûts de l'hégémonie linguistique de l'anglais

Le gouvernement français s'interroge sur sa politique d'enseignement des langues étrangères. Il a demandé un «avis» à l'expert genevois François Grin.

Le Genevois François Grin affirme que l'hégémonie de l'anglais fait gagner 10 milliards par an au Royaume-Uni. Et que, pour les autres pays, l'option du tout-à-l'anglais et celle du plurilinguisme sont économiquement équivalentes. Quels éléments entrent dans son calcul? Il y a d'abord les dépenses directes en éducation (la France dépense annuellement, par élève et par an, 100 euros de plus que le Royaume-Uni pour l'enseignement des langues). Il y a le marché privé des cours linguistiques, l'économie de la communication directe, où, par exemple, le chercheur non-anglophone devra dépenser plus de temps et d'énergie pour publier, concourir, se faire connaître. Il y a aussi les gains indirects: l'argent économisé dans l'éducation est investi, par exemple, dans le développement technologique. Si l'hégémonie de l'anglais était remise en cause, l'avantage anglophone dans tous ces secteurs se rééquilibrerait. Mais il faudrait compter avec une dépense supplémentaire: celle des «mesures d'accompagnement» nécessaires pour contrer la force d'attraction de l'anglais. **A. L.**

► Page 35

LT, DE 22 JUN 05

«LA SUISSE ET SES LANGUES» | Etat des lieux (2)

Apprendre l'allemand, ça paie !

L'apprentissage des langues est un investissement rentable. L'anglais, mais aussi l'allemand étant particulièrement rémunérateurs. Statistiques à l'appui.

CATHERINE FAVRE

Suite de notre dossier en deux volets consacré à la diversité linguistique de la Suisse: après avoir évoqué, mardi dernier, le nouveau programme du Fonds national suisse pour la recherche scientifique, «La Suisse et ses langues», place aujourd'hui aux aspects les plus quotidiens du plurilinguisme. Lequel représente bel et bien un précieux capital. Spécialiste en économie des langues, le chercheur genevois François Grin a mis en exergue la corrélation entre le niveau de compétences linguistiques et le revenu. Ainsi, un Romand avec une bonne maîtrise de l'allemand gagne en moyenne, à formation et expérience égales, près de 14% de plus que ses collègues dépourvus de telles connaissances. Le français est aussi gratifiant outre-Sarine (+14% de revenu), mais moins que l'anglais qui peut se traduire par un bonus de 50% pour certaines catégories, dont les femmes alémaniques! Entretien avec François Grin.

– L'économie des langues, c'est quoi?

– On étudie trois grands types de questions: premièrement, l'effet que l'économie peut exercer sur les langues. Deuxièmement, les causalités inverses, à savoir l'effet des langues sur l'économie. Enfin, on regarde les coûts et les bénéfices associés aux politiques linguistiques des Etats.

– A cet égard, la Suisse est l'un des pays au monde qui dépense le plus, par habitant, pour l'enseignement des langues... 1,6 milliard de francs par an!

– Certes, mais il peut être parfaitement rationnel de dépenser autant. En effet, la rentabilité strictement financière n'est pas le seul point de vue à prendre en compte. En dépensant de l'ar-

gent pour l'enseignement des langues, on s'achète aussi autre chose. Ainsi, la langue joue un rôle central dans la construction identitaire des individus et des communautés locales. La Suisse s'est bâtie à base de différents ingrédients, à commencer par la représentation d'un pays qui revendique sa pluralité. C'est un patrimoine unique qui mérite bien quelques efforts...

– Vous défendez une politique interventionniste?

– La diversité linguistique est un exemple de ce qu'on appelle, en économie, un bien collectif. Le marché ne suffit pas forcément à garantir que ce type de biens sera produit en quantité suffisante. Pour bien le comprendre, il est utile de faire un parallèle avec l'environnement: c'est parce que l'environnement était menacé que les Etats ont mis en place des politiques écologiques: l'intervention est nécessaire car les forces du marché ne garantissent pas cette protection. Avec les langues, c'est un peu la même chose...

«Le français, loin d'être un handicap professionnel, est un atout supplémentaire pour les jeunes Biennois».

– Certaines langues sont toutefois plus «rémunératrices» que d'autres?

– Certes, l'anglais rapporte beaucoup. Mais on oublie souvent deux choses. Premièrement, que d'autres langues sont également rémunératrices sur le plan salarial. Et deuxièmement, que les bénéfices que procure une langue ne se traduisent pas qu'en termes salariaux. La diversité des langues et des cultures contribue à garantir un monde ouvert et tolérant, donc une meilleure qualité de vie.

– Résultats des courses pour l'enseignement de la première langue étrangère à l'école?

– L'anglais est rémunérateur et il faut l'enseigner. Cependant, pour



Affiche réalisée par l'Ecole des arts visuels de Bienne pour le Forum du bilinguisme, 1999. (Michel Cotting/Idd)

les Suisses romands, l'allemand est tout aussi rentable, et ce serait un calcul à courte vue que de le négliger. Et il faut réfléchir à plus long terme: même si l'anglais renforce sa place comme langue de premier rang dans toutes sortes d'activités, y compris en Suisse même, le fait que de plus en plus de monde l'apprenne va le banaliser. Par conséquent, le succès professionnel proviendra d'autres atouts, notamment la maîtrise d'autres langues.

– Ce n'est pas toujours si simple... A Bienne, malgré une volonté politique affirmée en faveur du bilinguisme, le français perd du terrain...

– C'est un débat complexe. A Bienne, c'est dans la logique économique de privilégier, parmi les francophones, une bonne maîtrise de l'allemand et du suisse-allemand. Mais il revient à la politique publique de favoriser le bilinguisme de la communauté. Par exemple, avec le label «Bilin-

guisme+», qui rejoint du reste une initiative développée au Pays de Galle, région qui a une certaine avance quant à la promotion du bilinguisme.

– ... Ce n'est pas qu'une question d'image. Les jeunes francophones biennois sont pénalisés dans leur recherche d'une place d'apprentissage...

– Des mesures d'accompagnement sont indispensables, et certaines passent par le système éducatif. Il est nécessaire d'offrir aux jeunes Romands de la région biennoise toutes sortes de possibilités d'apprendre le Bärndütsch et l'allemand, tout en assumant pleinement leur francophonie: il ne faut pas perdre de vue que le français reste leur première langue et que loin d'être un handicap professionnel, c'est un atout supplémentaire. C. F.

* «Compétences et récompenses: la valeur des langues en Suisse», François Grin, Editions Presses universitaires de Fribourg, 1999.

LE BILINGUISME AU QUOTIDIEN

Un mariage exemplaire

De langue maternelle arabe, Mohamed M'Barki (photo Weyeneth), éducateur spécialisé d'origine marocaine, 38 ans, parle le français, l'anglais, l'allemand et quelques rudiments de norvégien, sans oublier le dialecte bemois. Neuvevillois depuis peu, il a habité pendant 15 ans à Bienne avec son épouse, alémanique. Leurs deux enfants étant totalement immergés dans les trois cultures. Mohamed M'Barki: «Nous avions volontairement choisi de vivre à Bienne en raison du bilinguisme. Au moment de scolariser les enfants, nous nous sommes pas mal de questions avant de les inscrire dans des classes françaises. Le français constitue un enrichissement pour eux qui parlent de son déjà le dialecte alémanique. A la maison, mon épouse leur dialecte; et moi, en arabe. Par ailleurs, depuis que nous habitons Neuveville, nous parlons aussi de plus en plus en français. Les enfants d'une langue à l'autre avec une aisance déconcertante; ils les inhibitions, les doutes des adultes. C'est important qu'ils aient contact avec la langue arabe; même si, ici, en Suisse, ça ne leur est très utile. L'arabe pour moi c'est comme la racine d'un arbre et aurait coupé les branches... les racines restent... Dans un mariage les parents doivent se sentir à l'aise avec leur culture d'origine, les enfants risquent de pâtir du déracinement.»



Une chance formidable

Né à Zofingen, Jean-Pierre Gyga (Gressel), informaticien biennois a passé toute sa jeunesse à Corg Parfait bilingue, maîtrisant en français, il s'est également initié... «Mes deux parents étant allemands c'est en première année d'école véritablement commencé à apprendre le français. Au tout début, c'était très difficile, mais ensuite mon bilinguisme toujours constitué un avantage, dans le cadre professionnel. L'anglais est indispensable dans mon job; je l'ai appris en lisant des revues scientifiques. Par contre, j'ai pris des cours de russe chez un professeur privé, pour l'exotisme du simple plaisir. Mais c'est une langue très difficile, surtout si on l'occasional de la pratiquer au quotidien. Le bilinguisme est toujours une chance. Mais on ne peut pas imposer une langue de façon scolaire tout pas le dialecte alémanique. Il faut essayer d'immerger les enfants dans d'autres cultures, favoriser les contacts avec les petits voisins»

Une cité à 90% alémanique

Journaliste française de 35 ans, titulaire d'une maîtrise en droit, Catherine Frey (photo Favre), a effectué un stage de deux mois au Journal du Jura dans le cadre d'un master de journalisme (formation post-grade). Praticiquement trilingue (français-anglais-espagnol), mais imperméable à la langue de Schiller, la rédactrice pose un regard sans concession sur le bilinguisme biennois: «J'ai l'impression que la Suisse romande s'arrête à Neuchâtel. Bienne est imprégnée de la culture germanique avec un saupoudrage de français. Tout est plus propre, plus net, les automobilistes s'arrêtent devant les passages pour piétons. Dans les rues, les affiches publicitaires sont pratiquement toutes en allemand. C'est assez frustrant. Mais le danger est surtout dans les rapports de force entre minorité et majorité. Plutôt compter les points, il serait sans doute plus judicieux de considérer le bilinguisme dans son ensemble et d'encourager le bilinguisme des jeunes dès leur plus jeune âge. Toutefois, personnellement, je ne me suis pas isolée.»

«Au plan individuel, les alémaniques font de réels efforts pour apprendre le français, ils engagent volontiers la conversation, sans doute à Bonny, mon chien; rien de tel qu'un animal pour établir le contact avec les étrangers qui ne parlent ni l'allemand, ni le français, c'est vraiment être très difficile. Désormais, en France, je ferai davantage attention aux minorités.»



PANCOURS

Professeur d'économie à l'Université de Genève, directeur-adjoint du Service de la recherche en éducation, François Grin (ph. a) est l'auteur de nombreux ouvrages en économie des langues et évaluation des politiques linguistiques. Publié en anglais, son dernier livre porte sur la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires (Ed. Palgrave Macmillan, Londres 03).



	FRANÇAIS	ALLEMAND	ANGLAIS
CH ROMANDE	-	+13,82%	+10,23%
CH ALÉMANIQUE	+14,07%	-	+18,08%
CH ITALIENNE	+17,17%	+16,87%	+11,78%

Constat édifiant: les Romands avec une bonne maîtrise de l'allemand gagnent en moyenne 13,82% de plus. (Source: Enquête Fr. Grin, 1999)

«Nous vivons dans un monde plurilingue...»

Véritable laboratoire du multiculturalisme helvétique, le Forum du bilinguisme de Bienne aborde sous ses aspects les plus quotidiens la problématique des langues.

Quelque 60 à 70 idiomes sont parlés à Bienne, en plus du français et du Bärndütsch, sésame d'accès quasi indispensable au marché du travail. Par-delà les problèmes inhérents aux particularismes culturels, le bilinguisme relève d'un formidable potentiel pour la collectivité. C'est là le credo du Forum, fondation d'utilité publique créée en 1996 dans la volonté de promouvoir la communication

et un Alémanique, par exemple, chacun s'initiant aux arcanes de l'autre langue dans un cadre professionnel ou récréatif. D'autres initiatives – tel le Label «Bilinguisme+» délivré par l'association éponyme – sont destinées à encourager les employeurs à promouvoir les deux langues dans leur entreprise. Des projets pédagogiques pilotes sont également mis en œuvre. Entretien avec Eva Roos, déléguée du Forum du bilinguisme depuis 2002.

– Le bilinguisme se perd...?

– La population biennoise compte 39% de francophones et 61% de germanophones; nous avons même 45% de classes d'école francophones. Mais c'est un problème complexe. Les mutations économiques et

réciproque avec les migrants venus des Balkans, assimilés à la communauté germanophone, ne s'est pas (encore) vérifiée. La pression économique pour qu'ils apprennent le français étant moindre. D'où le sentiment pour les Romands que les vendeuses dans les magasins par exemple sont moins bilingues qu'avant.

– Sans parler des disparités qui pénalisent les Romands sur le marché de l'emploi...

– Oui, c'est vrai. Les francophones doivent souvent faire preuve d'une bonne maîtrise de l'allemand standard et du dialecte, alors que la réciproque n'est pas systématique. Il y a tout un travail de sensibilisation à faire à tous les échelons de

– C'est toute la problématique de l'anglais en tant que première langue étrangère?

– Le débat s'est malheureusement focalisé autour d'une confrontation forcément réductrice opposant l'anglais au français (ou à l'allemand)...

– ... ce ne serait pas plutôt les méthodes pédagogiques qui sont en cause?

– Beaucoup de choses ont déjà été faites. Mais le système scolaire est lourd à réformer. Ces 10 dernières années, les enseignants ont été mis à rude contribution. On ne peut leur demander davantage tant qu'il manque la volonté politique de mettre les moyens financiers nécessaires à disposition. C. F.

